



# CONTES ET LÉGENDES

LIONEL DRICOT

Cette page est laissée vierge intentionnellement

# Table des matières

<b>Avant-propos</b> . . . . .	<b>0</b>
Chapitre <b>Une sombre histoire</b> . . . . .	<b>7</b>
Chapitre <b>Rosine</b> . . . . .	<b>15</b>
Chapitre <b>Un petit air de liberté</b> . . . . .	<b>23</b>
Chapitre <b>Le conte du mousse et des vingt-neuf navires</b> . . . . .	<b>27</b>
Chapitre <b>Le pommier magique</b> . . . . .	<b>33</b>
Chapitre <b>Le platerrisme</b> . . . . .	<b>41</b>
Chapitre <b>Le lion et la fleur</b> . . . . .	<b>45</b>
Chapitre <b>La lettre d'Anton</b> . . . . .	<b>53</b>
Chapitre <b>Le dernier vaisseau</b> . . . . .	<b>61</b>
<b>Ce livre est libre</b> . . . . .	<b>0</b>

Cette page est laissée vierge intentionnellement

# Avant-propos

Des ses voyages en d'étranges et lointaines contrées, le voyageur a ramené de mystérieuses histoires. Des récits qui se chuchotent autour d'un feu de camp, qui se partagent alors que les téléphones sont en mode avion et que les batteries de l'ordinateur portable sont à plat.

Des contes dont personne ne sait d'où ils viennent ni où ils vont. La seule certitude que nous avons c'est que, durant le bref instant où nous les racontons, ils existent, ils prennent corps.

Peut-être se nourrissent-ils de notre attention ? Cela tombe bien car il est l'heure de les nourrir.

Cette page est laissée vierge intentionnellement

Chapitre

# Une sombre histoire

L'homme passa la tête par la porte de la calèche.

– Plus vite cocher, plus vite !

D'une main tenant un fouet, l'interpellé montra le soleil déjà partiellement caché par les arbres. Sa voix ne parvenait pas à masquer une panique grandissante.

– Trop tard Monsieur, il va bientôt faire nuit.

L'attelage traversait le chemin creux à une vitesse stupéfiante, écrasant les ronces, balaféré par les branches basses qui devenaient de plus en plus denses. Soudain,

la dernière lueur du soleil disparut derrière les noires branches griffues projetées vers le ciel en de maléfiques racines inversées. Et, en l'espace d'une foulée de sabot, l'obscurité fondit sur eux à la vitesse d'un cheval au galop.

\*

Mon maître referma le roman et, d'un coup d'index machinal, réajusta son lorgnon.

– “L'obscurité fondit sur eux à la vitesse d'un cheval au galop”. Tu vois Yrlan, je n'exagère point l'importance de l'expérience de Morton. C'est réellement un progrès capital, une découverte scientifique de premier ordre en cas de succès.

J'acquiesçai avec ferveur. Ce dernier extrait avait achevé de convaincre mes ultimes réticences.

– Tant de scientifiques obnubilés par la vitesse de la lumière. Certes, c'est aussi important, mais Morton a été le premier à poser la question fondamentale : Quid de la vitesse de l'obscurité ? Sa démarche scientifique et son expérience resteront un modèle pour la Science, j'en suis persuadé. Aussi, Yrlan, c'est un honneur que nous puissions faire partie de la composante terrestre ! Nous gravons le marbre sur lequel reposera la Science des générations futures !

– Vous avez sans doute raison maître. Cependant, je

reste persuadé qu'un développement mathématique rigoureux devrait permettre de démontrer l'impossibilité d'une telle expérience. Mais je souhaite de tout coeur que les résultats me donnent tort.

— Yrlan, la Science se construit sur le terrain, pas sur des liasses de parchemins à la lueur des bougies électriques. Je ne désespère pas de t'inculquer cette notion de l'aventure scientifique que tu sembles fuir. Allons, il est temps de nous rendre à l'observatoire. N'oublie pas le matériel, le cocher nous attend déjà.

Malgré l'heure avancée, nous trouvâmes l'observatoire en pleine effervescence. Redingotes retroussées, épingles à cravate tombantes, têtes nues, les plus éminents scientifiques de l'Université se pressaient autour des instruments sans plus la moindre notion de l'étiquette. Nous nous enquîmes immédiatement de Morton. Un petit homme rond et barbu que je devinai être le doyen de la faculté d'Astrolignologie nous répondit :

— Il vient de se poser sur Phobos. Le trajet Mars-Phobos s'est réellement bien déroulé. J'avais bien dit que l'alliage chêne/érable atomisé constituait un vaisseau idéal pour ce genre de mission. Notre antenne de Mars a fait du bon travail.

Il nous gratifia d'un énorme sourire. Mon maître m'indiqua le gigantesque cadran de l'horloge ato-

mique. Cette horloge de haute précision ne dévierait actuellement que d'un centième de seconde si elle avait été construite dans les premiers instants de l'univers. Un chef-d'oeuvre qui occupait un étage entier du bâtiment. Morton embarquait un modèle miniaturisé et synchronisé.

— À 2h47. C'est l'heure prévue. Il te reste peu de temps pour installer le télescope.

Je sortis immédiatement le long tube de cuivre et me mit au travail. J'étais en train de finaliser les branchements des photodétecteurs lorsque le bras du radiographe se mit à trembler. Aussitôt, l'opérateur approcha le pavillon du grammophone et nous entendîmes, porté par l'éther à travers le vide interplanétaire, à peine altéré malgré les millions de kilomètres parcourus, la voie claire de Morton.

— Londres, ici Phobos. Je suis prêt.

— Phobos, ici Londres. Nous vous recevons. L'expérience est à présent lancée.

— Londres, comme convenu, à 2h47, heure du méridien de Freenway, je n'allume rien !

— Phobos, bien compris. Nous branchons tous les détecteurs et coupons la communication pour éviter toute interférence éthérique. Terminé.

Mon maître me pris soudainement par le bras.

— Yrlan ! Tu as bien pris en compte l'effet doppler rela-

tiviste dans l'alignement des capteurs ? Et la vitesse angulaire de Phobos et de Mars ?

Sa voix tremblait, il était à la fois ému et inquiet.

– Bien sûr maître. J'ai fait tous les calculs selon les équations de la Relativité Générale. Je ne me suis permis aucune approximation. J'ai utilisé le référentiel inertiel du soleil pour prendre en compte les mouvements conjugués de Phobos, de Mars et de la Terre.

Il porta la main à la bouche et ses yeux fixèrent le sol.

– Cela me paraît juste, il ne nous reste donc qu'à attendre.

Dans la pièce régnait un silence liturgique. Tous les scientifiques se tenaient immobiles, les yeux fixés sur la grand horloge. Moi-même, je m'écartai du télescope afin de ne pas le trébucher d'un geste malencontreux. On sentait chaque fibre du bois du plancher prête à craquer : le bâtiment lui-même retenait son souffle.  
12h46...

Plus qu'une minute, tout était-il vraiment en ordre ?

12h47!

Je ne pus m'empêcher de regarder mes instruments. Normalement, ils étaient en train d'enregistrer. De collecter des dizaines de données invisibles. Enfin, au contraire, de ne rien collecter du tout. Il s'agissait de mesurer l'obscurité, ne l'oublions pas, et c'était là tout le défi.

12h50.

– Londres ? Ici Phobos. L'expérience s'est déroulée normalement. Avez-vous observé quelque chose ?

D'un signe de tête, je répondis par la négative à l'opérateur qui nous interrogea tous du regard.

– Phobos ? Ici Londres. Il semble que personne n'ait observé quoi que ce soit.

– Miracle ! Nous avons réussi !

Le cri de joie issu du pavillon de cuivre se propagea rapidement à l'assemblée. Nous explosâmes de bonheur, nous congratulant les uns les autres. Je restai un instant interdit. Je venais de vivre une minute des plus cruciales de l'histoire de la Science Moderne. Je tentais de réaliser ce qui m'arrivait lorsque mon maître me prit dans ses bras. Ses joues ruisselaient de larmes. Il m'étreignit et, la voix étranglée par l'émotion, me congratula :

– Nous avons réussi Yrlan, nous avons réussi. Notre non-observation est la preuve de la vitesse de l'obscurité.

– Maître, je m'excuse d'avoir douté. Mes calculs étaient sans doute faux...

– Yrlan, tu es un scientifique bien plus admirable que je ne le serai jamais. Aujourd'hui, tu viens d'entrer dans l'Histoire et cela seul compte. Le progrès est en marche, c'est magnifique !

– Oui maître, c'est tellement beau. Cette expérience éclaire d'un jour nouveau ma théorie des univers parallèles.

Mon regard se porta sur le ciel étoilé qu'on apercevait par l'ouverture béante du dôme. Une idée fugace venait de me traverser. Je tenais quelque chose, j'en étais sûr. Ma dernière phrase, prononcée machinalement, avait réveillé en moi une pensée inconsciente, un soupçon sur le point de révolutionner le monde. Je le sentais. Tout cela était encore trouble, nébuleux. Mais j'étais bien décidé à faire toute la lumière là-dessus...

Cette page est laissée vierge intentionnellement

## Chapitre

# Rosine

Vous ai-je déjà parlé de Rosine ? Toute la magie de nos meilleurs enchanteurs ne pourra jamais égaler son sourire. Plus qu'un talent, elle possédait un don. Ses yeux avaient la transparence et la profondeur d'un océan, ses cheveux ondulaient en frises d'écume froissée. Mais, par dessus tout, elle avait le Pouvoir, elle modelait l'univers d'un simple sourire.

Je vous sens sceptique, laissez-moi vous donner un exemple concret. Lorsque je suis arrivé au village, Rosine m'accueillit d'un regard étoilé et d'un riant “Bonjour Sébastien”. Interloqué, je répondis :

– Mais je ne m'appelle point Sébastien !

– À partir de maintenant, si !

À mon grand étonnement, tous les habitants du village m'appelèrent Sébastien plusieurs semaines durant. Certes, ce tour est à la portée d'un simple magicien pour peu qu'il aie de l'entraînement et de l'expérience. Mais chez Rosine le Pouvoir était inné, intuitif. Elle n'avait pas besoin de réfléchir, pas besoin de le vouloir. Le soleil lui-même réglait sa course au rythme de ses paupières.

Lorsque Rosine souriait, un ruban de fleurs sortait de terre sous ses pas. De son seul regard, elle allumait les étoiles les soirs de nouvelle lune. Sa présence vous apaisait, les tintements clairs de sa voix cristalline vous berçait et vous emportait dans un univers peuplé de nuages, de fées charmantes et de torrents d'eau claire.

Inutile de préciser que l'Université eut tôt fait de la recruter. Les enchanteurs eux-mêmes étaient étonnés par une telle facilité. La magie irradiait littéralement de son corps. De mémoire d'Enchanteur Honoraire, on n'avait jamais vu ça. On dit même que le respectable Enchanteur Mathus, celui-là même qui murmura “encore ?” lorsqu'on lui apprit l'invasion des scarabées géants millénaires, fut abasourdi par les capacités de la jeune recrue.

Mais l'impétuosité de Rosine ne pouvait se confiner entre quatre murs, aussi prestigieux fussent-ils. À la décharge de ses professeurs, il faut reconnaître que passer dans l'herbe des jardins enchantés était bien plus attrayant aux yeux de Rosine que de s'esquinter les yeux sur de vieux grimoires à la lumière des bougies de la bibliothèque. On n'est pas sur Terre pour se geler l'amphore après tout ! Dans l'incompréhension générale, elle eut tôt fait de claquer la porte à la face grisonnante des membres du Conseil de l'Université. Ceux-ci tentèrent par tout les moyens de l'amadouer : promesses, menaces, rien n'y fit ! Ils décrétèrent alors que Rosine était un danger public étant donné les perspectives effrayantes que représentait un tel pouvoir sans éducation magique. On ne pouvait leur donner objectivement tort : un sourire, un regard de Rosine et votre cœur s'arrêtait, votre raison s'envolait.

Prenant les vieillards barbus de vitesse, Rosine s'engagea dans l'armée du Roy, afin de fuir et de voir du pays, des gens. Car si Rosine était la raison de vivre de tout ceux qu'elle avait croisés, les gens étaient le sens de la vie de Rosine. Elle écoutait, elle consolait mais sans le laisser paraître, elle cherchait. Son but ? Je ne crois pas que quiconque aurait la prétention de pouvoir le devenir.

Vous vous en doutez certainement, l'uniforme et Rosine étaient fondamentalement incompatibles. Après les premières manoeuvres auxquelles elle participa, les officiers tinrent conseil :

– Nos canons crachent des nuées de colibris !

– Mes fantassins vont désormais au combat en dansant !

– Que dire de mes cavaliers ? Ils traversent les lignes ennemies pour aller embrasser le général adverse !

On convint donc que tout cela n'était guère sérieux et que l'armée du Roy ne pouvait se permettre ce genre de fantaisie, que cela nuisait à son efficacité et que nous les militaires, on n'était pas là pour rigoler, c'est vrai quoi !

Ce fût donc la fin de la courte carrière de Rosine sous les drapeaux. Elle vint s'installer dans un petit village au pied de la montagne. Oui, c'est bien sûr le village dans lequel nous nous trouvons pour le moment. Ce village où je la vis pour la première fois.

Depuis trois jours j'étais dans la forêt, fourbu, épuisé, perdu. J'aperçus soudain la fumée caractéristique d'une cheminée. Rassemblant mes dernières forces, traînant mon énorme sac, je parvins ramper jusqu'à la première maison. Sur le pas de celle-ci, je restai un instant abasourdi. Croyez-le ou pas, malgré les crampes et la fa-

tigue, la faim et le froid, je trouvai que le lumineux “Bonjour Sébastien” était la phrase la plus amusante qu'il m'aie jamais été donné d'entendre.

Après quelques jours il devint évident que je ne pouvais abuser plus de l'hospitalité des villageois. Rosine me rassura :

– Nous nous reverrons, c'est une certitude !

Oui Rosine, nous nous reverrons. Mais dans quel monde ? N'as-tu pas oublié que, contrairement à toi, je ne suis pas immortel ? Que le temps dépose chez moi des rides et des courbatures là où il te couvre de pétales ?

En tout et pour tout, je n'aurais connu Rosine que quelques jours. Pourtant, je pourrais continuer à vous en parler des heures durant. chaque minute passée auprès d'elle, chacun de ses regards sont pour moi les instants les plus délicieux qu'il puisse être donné à un homme de connaître.

Rendu à la vie réelle, je remarquai qu'un étrange changement était survenu en moi. Je me surprénais à sourire en regardant le soleil, à parler aux arbres, à écouter les subtils chants que les nénuphars fredonnent à l'aube lorsque la brume couvre encore les étangs. Dès

que j'eus expédié les affaires courantes de mon affaire, je me remis en route pour le village.

Las, vous vous en doutez, Rosine n'était plus là. Je consacrai les années qui suivirent à tenter de la retrouver. Ma quête me conduisit en des endroits improbables et je recueillis des dizaines de témoignages, insolites, mystérieux voire tout simplement émouvants. Fragments après fragments, je parvins à reconstituer une histoire, l'histoire d'un sourire et d'un regard qui illuminent les sentiers obscurs de notre conscience. Oui, c'est le livre que vous tenez entre les mains. Merci d'y prendre garde, il s'agit d'un exemplaire unique. Je vous encourage à le feuilleter. Il devrait apaiser vos derniers doutes.

Ai-je revu Rosine ? Mais je la revois à chaque coin de rue, à chaque chevelure un peu aérienne croisée au détour d'un chemin, à chaque page du recueil que vous tenez entre les mains. J'ai fini par comprendre que Rosine n'avait jamais disparu. Elle ne disparaîtra jamais. Tout ceux qui, comme moi, l'ont vu une fois dans leur vie gardent à leur côté un rayon de soleil, une étoile qui brille même dans les moments les plus noirs.

Si jamais il vous arrivait de rencontrer Rosine, faites-moi une faveur : dites-lui que je lui ai emménagé un pe-

tit coin de mes pensées où elle est toujours la bienvenue ! Mais elle doit déjà le savoir, elle y vient tellement souvent...

*Waterloo, 18 octobre 2006*

Cette page est laissée vierge intentionnellement

Chapitre

# Un petit air de liberté

Le pas vif, Andin s'engagea dans l'étroit sentier qui semblait s'insinuer dans l'épaisseur de la forêt. Du bout des lèvres il sifflotait un petit air de liberté.

– Grand mère ?

Sa voix se perdit dans l'épaisseur des feuillages. À ses pieds, un ruisseau tintait. Une libellule emplit un instant l'air de son bourdonnement mélodieux.

– Grand-mère ?

Le chemin serpentait, se prélassait paisiblement

d'arbres en arbres mais déboucha finalement sur une clairière où la brise caressait doucement les hautes herbes. Un soupir s'enfuit silencieusement vers les nuages. Quelques notes dansaient sur un rayon de soleil.

– Grand-mère! Le gravitique va bientôt décoller, il n'est plus temps de méditer.

– Chut! Ecoute! Le geai vocaliste s'en donne à coeur joie, fit Grand-mère les yeux fermés.

– Grand-mère, ce n'est pas le moment d'écouter la forêt musicale! Ne t'inquiète pas, elle sera toujours là quand nous reviendrons.

– Pourtant, ce ne fût pas toujours le cas, répondit malicieusement Grand-mère. Je me souviens d'une époque où il nous était interdit d'y pénétrer!

– Cette forêt est la plus mélodieuse de toute la région. Les Mélomanes du Lac d'Amphor et des Collines d'Oluin font le chemin rien que pour l'entendre. Qui aurait l'idée d'en interdire l'accès? Ce serait une catastrophe touristique et commerciale.

Grand-mère ne sembla pas entendre l'interruption.

– C'était lors de l'arrivée des Skons. Ils étaient malins. Andin gonfla ses joues et loucha en une grimace grotesque.

– Les Skons? Bahaha! Je suis un Skon fini, annonça-t-il d'une voix grave à outrance tout en mimant

quelques pas d'une démarche pataude et ridicule.

– Les Skons partirent dans les forêts musicales et se mirent à capturer des notes. Ils les enfermaient ensuite dans des petits bocaux qu'ils revendaient. Ainsi, quand tu ouvrais ton bocal, tu pouvais entendre la musique.

– C'est la préhistoire ça grand-mère ! Maintenant on utilise des Mini-Bocaux. Le son est bien meilleur et les notes restent libres. Une note capturée, quelle horreur !

– Oui, en effet, mais la particularité d'un bocal Skons c'est que seule la personne qui avait acheté le bocal pouvait l'ouvrir. Le son était très bas de sorte que les tons n'étaient pas assez forts pour être chantés par après. Le système était appelé Douce Reproduction Musicale. Mais entre nous, nous disions Dangereuses Restrictions Musicales.

– Mais... Mais c'est une arnaque ! Moi j'aurais été directement dans la forêt plutôt que d'acheter des bocaux comme ceux-là.

– Ils y avaient pensé ! Ils ont instauré une loi qui interdisait à tout le monde l'accès à la forêt. De cette manière, la seule manière d'écouter de la musique était l'achat de bocaux.

– Et bien moi, j'aurais été malgré tout dans la forêt, en cachette. J'aurais fait très attention à ne jamais acheter le moindre bocal qui pourrait provenir des Skons.

Afin que tout le monde comprenne bien, j'aurais raconté des histoires imagées. Et puis...

Grand-mère se fendit d'un large sourire.

– Que crois-tu que nous avons fait ?

– Et les Skons ? Ils ont réagi comment alors ?

– Au dernières nouvelles, ils tentaient de vendre des jarres d'eau à Amphor et des sacs de terre à Oluin.

Pris d'une impulsion soudaine, Andin activa son chronophone.

– Grand-mère, nous venons de rater le gravitique.

– Ce n'est pas dramatique. Assieds-toi et écoute un peu, on ne volera pas moins haut...

Chapitre

# **Le conte du mousse et des vingt-neuf navires**

Il était une fois un roi qui désirait étendre son empire. Ses conseillers lui affirmèrent que les terres par delà l'océan regorgeaient, du moins disait-on, de richesses.

Notre bon roi pris la décision de construire un navire afin de s'en aller conquérir les pays sauvages. Le garde du trésor affirma que, étant donné les richesses que devrait ramener une telle expédition, l'opération serait certainement profitable. Armés de leur calculs complexes, les savants prédirent que l'équipée mettrait vingt-neuf ans à atteindre l'autre rive et autant à en revenir. Fort de sa sagesse légendaire, le roi donna alors l'ordre de construire vingt-neuf navires, afin que le délai soit réduit à deux minuscules années.

Et l'on décida de ne plus écouter les savants.

Le chantier était d'une telle ampleur que notre bon roi sentit ses forces le quitter bien avant que la première quille aie frôlé l'onde. Il fit venir son fils aîné et lui confia la tâche de terminer la construction des vaisseaux avant de rendre son dernier soupir. Devenu roi, le fils aîné alla jusqu'à lever de nouveaux impôts afin de s'acquitter de sa tâche. Lors de l'inauguration des bateaux, il prononça un grand discours et chacun, du plus simple balayeur au maître de cérémonie du palais, sentit une bouffée d'orgueil et de fierté à la vue des vingt-neuf magnifiques navires fendant les vagues dans une gerbe d'écume.

Les navires s'éloignèrent et nul n'y pensa plus. Le roi mourut quelques temps plus tard, heureux d'avoir respecté la volonté de son illustre géniteur.

À bord du premier navire se trouvaient les meilleurs marins du royaume. Le bâtiment fendait majestueusement les flots et le moindre problème, la moindre fuite, le moindre gîte inopiné étaient immédiatement corrigés. Depuis des lunes, le voyage se poursuivait imperturbablement, au milieu d'une mer calme s'étendant à perte de vue.

Un soir, les officiers se réunirent dans la cabine du capitaine.

— Depuis que nous avons perdu de vue les côtes, nous n'avons plus de cap précis à tenir. Or il est primordial d'avoir un cap !

Il fût décidé de prendre comme point de repère le soleil. Le bateau devrait toujours naviguer en direction du soleil de façon à garder un cap constant. Après plusieurs semaines de navigation, un autre problème fût soulevé : lorsqu'on jetait l'ancre le soir, la proue pointant vers le couchant, le lendemain le bateau avait fait demi-tour et tournait le dos au soleil. Une solution fût trouvée avec un succès mitigé : ne plus jeter l'ancre durant la nuit.

Le voyage dura 113 ans et les générations se succédèrent à bord du bateau. Vint un jour où un incident mis à mal l'indépendance autarcique du navire. La nourriture vint à manquer et il fallu trouver une solution.

Un jeune mousse perdu dans ses pensées posa soudainement une question inattendue :

- À quoi sert l'ancre à l'avant du bateau.
- Pardi, à immobiliser le bateau si besoin est.
- Pourquoi n'immobilise-t-on pas le bateau durant la nuit, lorsque le soleil n'est pas visible. Cela nous éviterait peut-être d'avancer à l'aveuglette.

Tout l'équipage partit d'un grand rire et lui expliqua la logique du soleil qui se couchait devant et se levait derrière. Loin de se démonter, le mousse insista et proposa que l'on jette l'ancre durant la journée afin d'observer le mouvement du soleil.

Les officiers cessèrent de rire.

- Nous avons toléré ton interruption par égard à ton inexpérience et à ton jeune âge. Mais nous considérons l'irrévérence et l'impolitesse comme une faute grave.
- Oserais-tu prétendre que trois générations d'officiers ne sont que des imbéciles par rapport à ton érudition ?
- Pour ta gouverne, sache que le journal de bord men-

tionne que nous n'utilisons pas l'ancre depuis 113 ans. Et que je sache, le bateau se porte toujours aussi bien.

– Afin de t'apprendre les bonnes manières, nous te condamnons à six mois dans le fond de cale. Peut-être que tu daigneras traiter les rats d'une façon plus polie que tes compagnons.

Le jeune mousse fût donc enfermé dans une cale munie d'un petit hublot et de plusieurs lourdes caisses. Notre matelot en fit l'inventaire et découvrit plusieurs livres ainsi qu'un engin particulier fait de courbe de cuivre dorées, d'une optique et d'un compas. Plusieurs livres semblaient y faire référence.

Lorsque les six mois furent écoulés, le moussaillon courut exposer sa trouvaille au carré des officier. Vibrant d'enthousiasme, il expliqua :

– Nous sommes sauvés ! Cet engin va nous permettre de voyager jusqu'à une destination où nous pourrons ravitailler. Je vous explique...

Il n'eut pas le temps d'achever. Les officiers se saisirent de lui et convoquèrent tout l'équipage sur le pont.

– Il est important, dans un navire tel que le nôtre, de faire régner l'ordre et la discipline. Aucun manquement aux règles ne peut être toléré. C'est à ce prix que nous avons pu maintenir ce bâtiment à flot durant 113 longues années. Afin que cela serve de leçon, nous nous

voyons dans l'obligation de nous débarrasser de ce fauteur de trouble. Les lois sont faites pour être respectées. Nous ne remplissons que notre rôle d'officier et même si certaines tâches sont moins agréables que d'autres, elles doivent être remplies.

Le mousse pleura beaucoup, on le pendit au grand mât et il ne pleura plus. Son corps fût jeté à la mer avec le sextant et les livres. Sur la couverture d'un des livres figurait le portrait d'un roi qui, un jour, avait rêvé d'un empire

Chapitre

# Le pommier magique

Au fond de mon jardin, après une petite clôture rouillée, s'étend un grand verger rempli de pommiers. Au printemps, les oiseaux gazouillent et, en été, de délicieuses pommes dorées reflètent les multiples rayons du soleil. Marcel, mon voisin, vend sa récolte à un industriel venu de la ville. Après la récolte, de bruyants camions chromés viennent chercher les pommes pour en faire de la compote.

Tout au fond du verger, à la limite de mon jardin, se tient un très vieux pommier dont le tronc noueux dessine de noires arabesques. Comme le visage d'un vieil homme sage, il semble à la fois flétri et durci par le temps. Une longue branche s'étend au dessus de la maigre barrière et apporte une ombre bienfaisante sur mon petit carré d'herbe violette.

Je n'y aurais jamais prêté réellement attention si, ce matin là, je n'avais vu une superbe pomme dorée et brillante se balançant au-dessus de moi. Elle paraissait croquante et juteuse, gorgée de soleil, de parfums et de cris d'oiseaux. Je n'hésitai qu'un instant. Après tout, la pomme n'était-elle pas sur mon terrain ? Et puis, des pommes, Marcel en avait tant !

Je la cueillis et la croquai avec délectation. Quelle ne fut pas ma surprise de constater, quelques instant plus tard, que la même pomme se tenait toujours sur sa branche. Pourtant, le trognon dénudé que je tenais en main prouvait que je n'avais pas rêvé. Étonné, je cueillis cette seconde pomme pour la porter à ma compagne. À mon retour, je découvris une troisième pomme. Ne voulant laisser passer une telle aubaine, je remplis un seau entier de magnifiques pommes dorées. Mais, sur sa branche, la pomme me narguait encore et toujours.

Enfourchant ma bicyclette, je me rendis chez Marcel afin de le prévenir. Il constata, comme moi, le mystérieux phénomène.

« Tu pourrais augmenter ta production de pommes! lui dis-je.

– Oui mais cueillir cette pomme demande du travail. Dans mon verger, ce sont des automates parfaitement calibrés qui s’occupent de tout. Et puis, je vis bien avec ce que m’achète l’industriel.

– Alors, ne pouvons-nous pas en faire profiter les plus démunis ? demandai-je.

– C’est vrai, me répondit Marcel. Tu as ma bénédiction. »

Je passai donc l’après-midi à cueillir des seaux de pommes que je portai au centre de redistribution volontaire des ressources. Interpellé par ma démarche, le Maire me suggéra d’apporter des pommes dans toutes les écoles de la région. Cela représentait également une excellente opportunité pour promouvoir les bons produits du terroir face au règne tout-puissant des barres sucrées sous plastique aseptisé. Enthousiaste, je me mis au travail. Tous les jours, je m’astreignais à cueillir une dizaine de seaux pour les écoles de la région. Chaque soir, mes muscles grinçaient sous les courbatures mais j’étais heureux, satisfait. Je m’endormais avec un large sourire aux lèvres.

Un matin, ma compagne vint me trouver dans le jardin avec un étrange appareillage.

« Cela fait plusieurs jours que je te regarde, dit-elle. Alors j'ai adapté un de nos bras robotisés et je l'ai programmé. Il va désormais cueillir des seaux entiers sans effort et de manière beaucoup plus efficace. En ajoutant un câble transporteur, les seaux seront directement amenés devant la maison. Ceux qui le souhaitent n'auront qu'à se servir. Tu demanderas aux écoles de venir chercher les pommes elles-mêmes. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Après quelques jours, les camionnettes venaient de la région entière pour charger des caisses de pommes gratuites. Tout semblait aller pour le mieux lorsque je fus réveillé un matin par des coups frappés à ma porte. Enfilant rapidement un peignoir, j'allai ouvrir, encore ébouriffé de sommeil. Devant moi se tenait Marcel, l'industriel et un agent de la garde galactique.

« Monsieur, commença l'industriel, nous sommes venu régler l'affaire de ce vol permanent que vous perpétrez aux dépens de monsieur Marcel.

– De vol ? fis-je d'une voix ensommeillée.

– Oui, intervint le garde. Vous êtes accusé de vol de pommes dans la propriété de monsieur Marcel.

– Mais c'est ridicule, balbutiais-je.

– Permettez ? C'est à moi d'en juger. Pouvez-vous me

montrer l'endroit du délit ? »

Nous nous rendîmes tous les quatre, moi en pantoufles et peignoir, vers le fond du jardin où je montrai la branche sur laquelle luisait une belle, magnifique, succulente pomme dorée.

« Voyez ! dis-je. Je n'ai pas volé de pommes. Elle est sur sa branche !

– Regardez monsieur le garde, intervint l'industriel, tout cet outillage est destiné à cueillir les pommes. Il y a donc bel et bien vol !

– En effet, fit le garde. Cela me semble clair !

– Mais je n'ai jamais été sur le terrain ! Marcel n'a jamais manqué de pomme. Il ne peut y avoir vol !

Le garde semblait embêté.

– La loi ne prévoit pas le cas des pommiers magiques. Si vous avez pris des pommes, c'est qu'il y a vol.

– Mais Marcel avait marqué son accord ! Dis leur, Marcel ! »

Marcel baissa les yeux.

« Je suis désolé, balbutia-t-il. Mais l'industriel menace de ne plus m'acheter ma production. Je n'ai pas le choix.

– Pourquoi ? demandai-je.

– C'est très simple, me répondit l'industriel. De plus en plus de gens viennent chercher des pommes illégales chez vous et font de la compote chez eux, à la mai-

son. Ils inventent des recettes qu'ils se transmettent. Si je ne peux plus vendre de la compote, je ne peux plus acheter chez Marcel. Bien sûr, je pourrais me fournir chez vous mais je suis honnête. Je respecte le travail des autres, moi ! Je sais que tout travail mérite salaire et je n'exploite pas honteusement celui des autres ! — Ce serait ma ruine, sanglota Marcel. Tu comprends ? Je dois payer l'emprunt pour rembourser les machines agricoles. Sans compter leur entretien.

— Mais je voulais juste que tout le monde puisse manger à sa faim !

— Que se passerait-il si tout le monde faisait comme vous ? répliqua sèchement l'industriel. Incivique !»

Je restai sans voix, pris au dépourvu. Le garde galactique me jeta un œil sévère.

« Votre compte est bon !

— Mais je n'ai rien fait de mal ! Au contraire, je me contente d'aider les pauvres et les écoles. J'ai aidé à promouvoir une alimentation saine auprès de nos jeunes.

— C'est vrai, acquiesça le garde. Cela joue en votre faveur. En échange de votre promesse de ne plus recommencer, messieurs Marcel et l'industriel ici présents accepteront certainement d'abandonner les charges retenues contre vous.

— D'accord, dit l'industriel. Mais alors, il nous faut des garanties. Coupez cette branche !

Sous mon regard hébété, le garde galactique entreprit de scier consciencieusement la branche magique. Il démontra également le bras robotisé et l'embarqua. Sans un mot, ils se retirèrent, emportant avec eux tous les seaux de pommes qui traînaient dans le jardin. Penaud, Marcel m'adressa un timide geste de la main avant de disparaître. Je contemplai un instant la branche morte qui gisait sur le sol. Un peu de sève s'écoulait. Mélancolique, je rentrai dans la maison. Ma compagne se réveillait.

« Tu as bien dormi ? me demanda-t-elle.

— J'ai rêvé qu'une magie impromptue permettait soudainement au monde entier de ne plus mourir de faim, de manger sainement, équilibré et d'être en bonne santé.

— C'est un rêve merveilleux.

— Mais nous avons dû abandonner cette magie. La loi ne prévoyait pas ce genre de cas.

Elle posa une main sur mon bras et, de l'autre, porta une tasse de thé fumante à ses lèvres.

— Ne t'inquiète pas ! De la magie, il y en a dans chaque regard, chaque sourire. La loi ne pourra pas toujours la contrecarrer. Il suffit d'être patient. »

Elle me décocha un sourire. Je répondis par un clin d'œil. Elle se mit à rire doucement. Emporté par son élan, je ne pus réprimer un large sourire qui se trans-

forma rapidement en un rire franc, libéré. Après quelques secondes, nous riions tous deux aux éclats. Nous nous tenions les côtes sans plus pouvoir nous arrêter. Essuyant des larmes de joies, ma compagne hoqueta :

— Tu vois ? La magie fonctionne déjà !

Chapitre

# Le platterisme

Il était une fois un homme qui n'était ni vraiment bête, ni complètement intelligent. Comme il n'était pas tout à fait bête, il se refusait de croire ce qui n'était pas logique à ses yeux. Et comme il n'était pas très intelligent, il ne croyait pas grand chose.

À cette époque, la rumeur prétendit que la terre était ronde. Notre homme n'étant pas complètement bête, il se posa beaucoup de questions, comme: "Si la terre est ronde, ceux qui sont en bas ne devraient-ils pas tom-

ber ?” ou “Au fur et à mesure que je m'éloigne d'ici, ne devrais-je pas me mettre à glisser comme sur une pente de plus en plus forte ?”.

Afin de se convaincre, il mesura son jardin très précisément, à la recherche de la moindre courbure. N'en trouvant point, il déduisit fort logiquement qu'il avait été trompé, que la terre était plate. Il n'était pas très malin mais comme les gens autour de lui l'étaient encore moins, on tomba d'accord avec lui. Encouragé, il écrivit un livre qui expliquait Ô combien la terre était plate et que comme elle était plate, Ô combien il était important de bien vivre pour éviter qu'un côté soit plus lourd que l'autre et que le monde se mette à pencher.

Des savants vinrent débattre avec lui et exposèrent, avec beaucoup d'équations et un amphigourique vocabulaire, que la terre était une sphère géodésique. Comme c'était compliqué, on décida qu'ils avaient tort.

Notre homme, élevé au rang de prophète, mourut et on le pleura beaucoup. Puis on s'arrêta de pleurer et on continua à enseigner son Livre aux enfants. Les enfants, ça pose des questions compliquées. En leur disant que tout ce qui était important à savoir était dans

le Livre, on s'assura d'éviter d'embarrassantes situations. Comme le Livre était simple à comprendre, tout le monde était content.

Un jour, un enfant devenu adulte embarqua dans un avion abandonné par les savants. Il monta si haut qu'il dépassa le ciel. Lorsqu'il revint, il expliqua à la foule rassemblée qu'il avait vu la terre de plus haut que n'importe quel homme et que, contrairement à ce que disait le livre, la terre était ronde ! Il en avait même fait le tour.

La foule commença par le traiter de menteur, l'accusa de ne pas avoir été capable de monter si haut et d'affabuler pour se justifier. Voulait-il que les gens se mettent à mal vivre ? On le frappa, le déchira, le lyncha, le démantibula et on accrocha ses membres à un poteau pour montrer à quel point on n'aimait pas les menteurs. Car le Livre l'affirmait : mentir pouvait déséquilibrer la Terre !

Un second enfant, également devenu adulte mais un peu plus tard, fut lui aussi curieux de faire fonctionner cette étrange machine abandonnée. Il monta encore plus haut que le premier enfant et fit deux tours de la planète. En redescendant, la mésaventure de son prédécesseur lui revint à l'esprit. Devant la foule réunie, il

déclara en balbutiant qu'il était monté très haut et que, en effet, la Terre était plate, vraiment très très plate, et qu'il fallait la maintenir en équilibre.

C'était la preuve que les gens attendaient. De foi, la croyance devenait un fait scientifique. On le porta en triomphe, lui offrit du vin et des mets délicats tandis qu'on glorifiait le génie visionnaire de l'auteur du Livre qui, avec les moyens du bord dans son petit jardin, avait réussi à percevoir la Vérité.

Chapitre

# Le lion et la fleur

Cette histoire se passe il y a fort longtemps. En ce temps-là, les animaux parlaient encore entre eux et l'homme n'était pas encore apparu. Il n'existait ni violence, ni mort. Certes, le léopard s'amusait à poursuivre l'antilope et le renard attrapait le lapin, mais ils en riaient ensuite ensemble. Telle était la vie.

Le lion était le roi incontesté de la savane. Toujours calme, toujours sage, il parcourait son territoire, respecté, aimé. Il était sévère, mais toujours juste et ses dé-

cisions étaient considérées sans appel tant la justesse de son jugement était légendaire.

Tous les matins, le lion descendait jusqu'au point d'eau où il allait se désaltérer. Tous les matins, les hautes herbes et les fougères s'écartaient respectueusement sur le chemin du monarque. Et tous les matins le lion gratifiait ses sujets d'un sourire royal.

Un matin, alors que le lion descendait comme à son habitude le chemin, il se trouva face à une herbe un peu plus haute que les autres, surmontée à son extrémité d'une petite boule jaune et de curieuses feuilles colorées.

— Ne t'écartes-tu donc pas pour céder le passage à ton roi, herbe à l'allure bizarre ? s'étonna le lion.

— Je ne suis pas une herbe, répliqua la fleur (car c'en était une), je suis une fleur, et je ne m'écarte pour personne. Je représente la beauté, la douceur et la poésie.

— La beauté, la douceur et la poésie ? Mais qu'est-ce donc ? Est-ce tellement important que tu sois si prétentieuse ?

— Non, fit la fleur, ce n'est d'aucune importance. Je suis absolument inutile et c'est justement cela qui est beau.

Le lion prit un air étonné mais n'insista pas et, tout en

continuant son chemin, lança un amical au revoir à la fleur.

Le lion était, nous l'avons déjà dit, intelligent et sage. Cette petite effronterie, loin de l'énerver, aiguillait au contraire sa curiosité. Arrivé à la mare, il cessa d'y penser et passa le reste de sa journée à se prélasser dans l'eau.

Le lendemain, alors que le soleil commençait à peine à darder de ses soyeux rayons l'immensité de la plaine, le lion se retrouva de nouveau nez-à-nez avec la fleur.

— Encore toi ? fit-il, quelle heureuse surprise !

— Je suis heureux de vous revoir, fit la fleur. Avez-vous réfléchi à ce dont je vous ai parlé hier ?

— Bien sûr, fit le lion, et à ce sujet, je dois dire que je ne comprends toujours pas l'utilité de la beauté.

— Lorsque quelqu'un me voit, répondit doucement la fleur, il sent comme un frisson de plaisir l'envahir, le sourire lui monte aux lèvres, un léger soupçon de bonheur l'illumine un instant. Et tout ça grâce à la beauté, n'est-ce pas formidable ?

— Ainsi donc la beauté serait en quelque sorte un sentiment visuel ?

— Pas seulement Lion, pas seulement ! En plus d'être belle, je répand mille parfums de sorte que même l'aveugle puisse avoir du plaisir. La beauté est esprit

et non corps. La beauté provient des idées, des sentiments.

– Quelle chance tu as donc de posséder cette beauté, ajouta le lion. Tu dois être enviée.

– Au contraire ! La beauté n'appartient à personne. Plus il y a de gens pour admirer ma beauté et plus je suis belle. Mon parfum n'a pas à être divisé pour être partagé. Que tu sois seul devant moi, Lion, ou entouré de dizaines d'autres créatures, tu pourras toujours profiter de la beauté dans sa totalité, mon parfum sera toujours aussi fort, mes couleurs toujours aussi éclatantes. Et c'est dans cela que réside le secret de la beauté.

C'est ainsi que le lion et la fleur prirent l'habitude de faire chaque jour de longues conversations. Ils devinrent amis et il n'était pas rare qu'ils discutent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, parfois plus tard encore. Le lion expliquait à la fleur le plaisir du jeu, le sentiment de plénitude qu'on pouvait avoir après avoir couru durant plusieurs heures, sautant d'arbre en arbre. Ce à quoi la fleur répondait invariablement :

– Ah Lion, comme j'aimerais avoir des pattes et galoper à tes côtés !

La fleur, elle, continuait à enseigner au lion les arcanes de la beauté et de l'imagination.

– De ma présence sont nées la majorité des poèmes, gestes ou chants. C'est cela la beauté. As-tu déjà imaginé, Lion, que l'Univers lui-même a peut-être été créé sous l'inspiration d'une fleur ?

Le lion dut reconnaître qu'il ne s'était jamais posé la question et continua donc à réfléchir. Ses réflexions l'amènèrent à de nouvelles idées, à de nouvelles façons d'aborder les choses de la vie. Et tout cela, il le partageait ensuite avec la fleur qui lui en était fort reconnaissante.

C'est plongé dans une de ses réflexion intense qui lui devenait maintenant coutumière que le lion s'engagea un matin sur l'habituel sentier menant au point d'eau.

Arrivé au bord de la mare, il commença machinalement à boire lorsqu'il s'interrompit. Il avait suivi le chemin habituel et n'avait à aucun moment vu la fleur. Pris d'une inquiétude subite, il fit brusquement demi-tour et parcourut le sentier jusqu'à l'endroit où se trouvait la fleur. Ou plutôt, devrait-on dire, où s'était trouvé la fleur ! Car de fleur, il n'y en avait point.

Paniqué, le lion commença à courir en tous sens, épiant l'horizon à la recherche du moindre indice. Il vit soudain, au loin, une forme allongée. Il courut dans sa direction afin de mieux l'apercevoir. La forme était

peu élégante, se déplaçait lentement en se tenant sur deux pattes. Son pelage était quasiment inexistant.

— C'est sans doute un Homme, songea le lion.

En tant que roi des animaux, le lion savait qu'une nouvelle espèce était apparue quelques temps auparavant. Maladroite, presque nue, cette nouvelle race n'avait jusqu'à présent montré aucune qualité ou aptitude particulière. Pire, elle ne semblait même pas comprendre le langage de tous les autres animaux.

En quelques bonds, le lion se porta à hauteur de l'Homme. L'Homme marchait tranquillement et ne prêtait pas attention au lion. Serré dans sa main, il tenait la fleur.

Le lion appela la fleur d'une voix inquiète :

— Fleur, que se passe-t'il ?

— Je suis en train de mourir, articula avec difficulté la fleur.

— Mais pourquoi donc ?

Le lion sentait une boule se nouer dans sa gorge, il avait envie de hurler.

— L'Homme ne peut pas supporter que la beauté soit à tout le monde, fit la fleur dans un soupir. Ne lui en veut pas Lion, ne lui en veut pas ! Il n'a pas compris la beauté et tente donc de s'en emparer afin d'être le seul à en profiter. Il croit s'approprier la beauté en la tuant, tel

est l'Homme. Dans un soupir, la fleur se tut, la couleur se retira de ses pétales, son pistil se referma.

Le lion poussa un hurlement sauvage et majestueux, un hurlement tel que, aujourd'hui encore, on peut entendre les échos dans certains recoins de la savane.

Puis, il se jeta sur l'homme et le tua. Depuis cette époque, le lion rugit quand il croise l'homme et l'homme craint le lion. Depuis cette époque, les fleurs sont moins belles quand survient un homme. Elles cachent leurs couleurs, se font aussi ternes et aussi peu odorantes qu'elles le peuvent. Par contre, elles rivalisent de beauté et d'élégance lors du passage d'un lion, dans une explosion de couleurs et de fragrances. Mais cela, aucun homme n'aura jamais la chance de le vivre...

*Waterloo, 7 mars 2004*

Cette page est laissée vierge intentionnellement

## Chapitre

# La lettre d'Anton

Il était une fois un enfant appelé Anton. Anton vivait dans une famille très pauvre. Le dimanche, la famille se partageait un artichaut et, le reste de la semaine, se contentait de faire infuser les feuilles de l'artichaut du dimanche, ajoutant parfois quelques pissenlits qu'Anton arrachait sur le chemin de l'école.

Le père d'Anton travaillait à l'usine de nettoyage des pièces de monnaie. À la fin de chaque année, son patron le félicitait et lui octroyait une petite prime. Cette

prime était intégralement dépensée à l'achat d'un cadeau de Noël pour Anton et d'un repas pour toute la famille.

Cette année, lorsque le directeur de l'usine demanda à le voir, le père d'Anton se demanda s'il achèterait un livre illustré ou des crayons de couleur. Il emballerait le cadeau dans un papier argenté et le glisserait, la nuit, devant la cheminée. Il grignoterait un morceau d'artichaut qu'Anton aurait placé à l'intention des rennes du père Noël puis il irait se coucher, imaginant la joie pétillant dans les yeux de son fils. Mais le directeur n'avait pas l'air très souriant. Il mâchonnait nerveusement un gros cigare qui sentait mauvais.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes, dit-il au père d'Anton. La crise nous fait perdre des intérêts sur les capitaux des placements dérivés. Nous devons améliorer la rentabilité globale. C'est pourquoi, nous enverrons désormais les pièces de monnaies en Chine, où l'usage de gants et de masques n'est pas obligatoire pour manipuler l'acide chlorydrique. Nous devons malheureusement nous défaire temporairement de nos nettoyeurs, jusqu'à ce que le coût du kérosène dépasse celui des masques et des gants.

Le père d'Anton ne sut que répondre. Pour le repas de Noël ce soir là, ils se contentèrent du traditionnel arti-

chaut. Tout la nuit, il se retourna en tentant d'oublier le regard déçu qu'afficherait son fils le lendemain en ne découvrant aucun cadeau. Puis, pris d'une inspiration subite, il se leva, pris un crayon, une feuille de papier neuve et croqua l'artichaut. Il alla se coucher, rasséréiné.

Le lendemain, Anton se précipita hors de sa chambre mais ne trouva, au pieds de la cheminée, qu'une feuille de papier sur laquelle était écrit :

« Cher Anton,

Tu le sais, j'ai tendance à ne faire qu'un seul cadeau par an aux enfants qui ont été sages. Mais, cette année, tu as été particulièrement sage. Plutôt que de te faire un seul cadeau, j'ai décidé de t'en offrir pour le restant de ta vie.

À chaque fois que tu seras heureux, à chaque fois que ta maman t'embrassera, que ton papa te caressera les cheveux, ce sera un cadeau que je te fais.

Mais à chaque fois que tu te sentiras malheureux, réfléchis. Au fond de toi tu te rendras compte que tu n'as peut-être pas été assez sage.

Sois sage et je te comblerai de bonheur,

Père Noël »

Anton tendit la lettre à son papa :

– Le père Noël m’a écrit. C’est vraiment lui papa ? C’est une véritable lettre du Père Noël ?

– De qui veux-tu que ce soit d’autre ? fit le papa d’Anton.

Tout en souriant, il passa sa main dans les cheveux de son fils. Anton sut alors au fond de lui que la lettre était vraie. Comme pour confirmer son intuition, Maman l’embrassa et lui souhaita un joyeux Noël. Ses yeux pétillèrent de joie. Mais la crise touchait durement toute la ville. Les intérêts s’effondraient, les bulles explosaient, les actions s’arrêtaient et les options disparaissaient. Toutes les familles se retrouvèrent en difficulté.

Anton se trouvait à l’âge où, dans les cours de récréation, les enfants se mettent à exercer leur sens critique. Untel a surpris ses parents déposant les cadeaux. Un autre se demande comment le père Noël peut passer dans autant de cheminée en une seule soirée. Un troisième calcule la taille du traîneau nécessaire pour transporter assez de cadeaux. Mais Anton paraît à tous ces arguments en exhibant sa lettre.

Mis au courant par leurs enfants, les parents trouvèrent que c'était une très bonne idée pour faire des économies en temps de crise ou, comme le gouvernement l'appelait, en période d'austérité. Et comme le papier et le crayon commençaient eux-mêmes à manquer, les parents se contentèrent de répéter un message transmis par le Père Noël en personne qui était venu cette nuit mais n'avait pas voulu réveiller les enfants.

Les parents vieillirent, les enfants grandirent et devinrent, à leur tour, des parents. À chaque veillée de Noël, on expliquait aux plus jeunes comment le père Noël récompensait les enfants sages. Et lorsqu'un enfant plus éveillé que les autres demandait si le père Noël existait, on lui racontait l'histoire d'Anton qui avait reçu une véritable lettre. La copie de cette lettre pouvait être trouvée dans n'importe quelle maison du pays. D'ailleurs, on l'apprenait par cœur à l'école, au grand dam de l'imprimeur qui avait fait fortune en éditant pour la première fois cette lettre. Dans les universités, des thèses de doctorat furent écrites pour savoir pourquoi Anton avait été choisi plutôt qu'un autre. D'autres affirmaient que si on traduisait la lettre en langage esquimau, qu'on mélangeait les mots et qu'on lisait ensuite les lettres placées uniquement en position correspondant à un chiffre premier, on obtenait l'adresse du Père Noël. La faculté d'Aéronautique

Du Traîneau fit son apparition et forma des générations de chercheurs scientifiques.

Un jour, un étudiant affirma haut et fort qu'il ne pensait pas que le père Noël existait. D'ailleurs, disait-il, nous n'avons plus la moindre preuve de son existence. Dans les temps anciens, il apportait des cadeaux tangibles. Mais ce sont certainement des racontars. Comment aurait-il pu livrer autant de cadeau en une seule nuit ? Il lui fut rétorqué que s'il ne croyait pas au père Noël, il n'avait aucune raison d'être sage, qu'il serait donc malheureux. Que le fait qu'il lui arrive des événements heureux était la preuve de l'existence du père Noël. Que cela revenait à traiter ses parents de menteurs pour lui avoir fait croire à quelque chose qui n'existait pas. Que lui, simple étudiant, osait traiter toute la faculté d'Aéronautique Du Traîneau de menteurs ? Mais que bon, ça le regardait. Que s'il voulait, il pouvait ne pas croire et ne pas être sage. On n'allait pas le tuer, on n'était pas chez les platerristes. Mais qu'il était hors de question de le voir au souper de Noël familial ni à la soirée de Noël avec ses amis.

Comme notre étudiant aimait ses parents, sa famille, ses amis et la faculté d'Aéronautique Du Traîneau, il répliqua que peut-être le père Noël ne voulait-il pas être vu justement pour tester ceux qui étaient vrai-

ment sages. On considéra que c'était une très bonne explication. Et tout le monde applaudit en se disant que, au moins, les enfants étaient sages, que chacun jouissait de moments de bonheur et que, en conséquence, le Père Noël devait être content d'eux.

Cette page est laissée vierge intentionnellement

Chapitre

# **Le dernier vaisseau**

Lorsque le vaisseau spatial explosa, les hommes s'insurgèrent et décidèrent que c'en était assez. Envoyer trois hommes et un robot sur un satellite ou une planète ne valait décidément pas de tels sacrifices. Le budget annuel de la recherche spatiale fut réinvesti dans la lutte contre la faim dans le monde et le développement des pays les plus pauvres.

Une génération plus tard, on en avait même oublié que l'homme eut jamais été dans l'espace. Les hommes qui

restaient étaient très heureux et continuèrent paisiblement le reste de leur vie.

Lorsque l'avion s'écrasa, les hommes s'insurgèrent et décidèrent que c'en était assez. Le tourisme et les échanges matériels ne pouvaient justifier une telle pollution, un bruit permanent dans le ciel ni un tel danger tournoyant au dessus des agglomérations. Grâce aux perfectionnements de l'industrie, les continents purent devenir parfaitement autonomes.

Une génération plus tard, on en avait même oublié que les échanges transcontinentaux s'étaient un jour fait autrement que par le téléphone ou par le réseau. Les menaces terroristes disparurent. Les hommes qui restaient étaient heureux et continuèrent paisiblement le reste de leur vie.

Lorsqu'on frôla la catastrophe à la centrale, les hommes s'insurgèrent et décidèrent que c'en était assez. Le risque d'explosion, les déchets nucléaires, la radioactivité ne pouvaient se justifier par le simple besoin d'électricité. On installa des éoliennes et des panneaux solaires.

Une génération plus tard, les hommes avaient réappris à utiliser l'énergie avec parcimonie. Certes, la fiabilité

n'était pas toujours au rendez vous mais qui s'en souciait? Les hommes qui restaient étaient heureux et continuèrent paisiblement le reste de leur vie.

Lorsque le crash boursier entraîna une vague sans précédent de suicides, les hommes s'insurgèrent et décidèrent que c'en était assez. Il fut communément admis que l'argent et l'économie n'avaient plus leur place dans ce monde. Ils furent donc bannis et on ne produisit plus que ce dont on avait réellement besoin. On se contentait d'échanger certaines denrées avec les communautés voisines.

Une génération plus tard, la pauvreté avait presque disparu. Les quelques heurts qui opposaient parfois deux communautés étaient bien vite résolus car sans réelle motivation. Les hommes qui restaient étaient heureux et continuèrent paisiblement le reste de leur vie.

Lorsqu'il se fit une fois de plus insulter, l'homme s'insurgea et décida que c'en était assez. Le langage et la parole étaient décidément sources de problèmes, vecteurs de conflits. Afin de régler définitivement ce genre de problème, l'homme assena violemment le gourdin de bois qu'il tenait à la main sur le crâne de son voisin, lequel fit "splotch".

L'homme qui restait était heureux et mourut paisiblement.

# Ce livre est libre

Vous êtes arrivés au bout de cette lecture et cela me fait plaisir. Comme la plupart des ouvrages disponibles en librairie, ce texte est payant. Mais le prix, comme le livre, est libre.

Vous pouvez m'envoyer des milliBitcoins. Ou donner une somme fixe par nouvelle publiée avec le service Tipeee. Vous pouvez décider de m'envoyer une fois pour toute, par virement, une petite somme pour un abonnement annuel ou à vie. Vous pouvez m'offrir une eau gazeuse lors d'une conférence, m'envoyer un t-shirt, une carte postale ou un mail exprimant votre gratitude.

Mais votre temps à me lire et à me partager autour de vous est déjà le plus beau des paiements. Merci de partager ce texte, l'écrit ne vit que lorsqu'il est lu.

## **Payer par virement bancaire**

IBAN: BE07 6511 5235 4266

BIC: KEYTBEBB

## **Payer en bitcoins**



14r3iBAoN8XPqQva3V5qiemMhrwsPZHWU4

## **Payer via des services web**

Paypal: [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net)

Flattr: [www.flattr.com/profile/ploum](http://www.flattr.com/profile/ploum)

Patreon: [www.patreon.com/ploum](http://www.patreon.com/ploum)

Tipeee: [www.tipeee.com/ploum](http://www.tipeee.com/ploum)

## **Me contacter**

lionel@ploum.net

Lionel Dricot

16 rue Louis Sablon

1342 Limelette

Belgique

## **Me trouver sur le web**

Blog: [www.ploum.net](http://www.ploum.net)

Twitter: @ploum

Cette page est laissée vierge intentionnellement

# Licence

Le contenu de ce livre est placé sous la licence Creative Commons Attribution 2.0 Belgique (CC BY 2.0 BE) en janvier 2013 par Lionel Dricot.

Cela signifie que vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à la condition que vous mentionniez explicitement le nom de l'auteur original, à savoir Lionel Dricot.

Même si vous n'êtes pas légalement obligé de le faire, n'hésitez pas à prévenir l'auteur à l'adresse [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net) en cas de réutilisation ou d'adaptation.

Cette page est laissée vierge intentionnellement

# Édition

## Contes et légendes

**Publication date:** 02/09/2014

This book was published with *easybook v4.4*, a free and open-source book publishing application developed by Javier Eguiluz (<http://javiereguiluz.com>) using several [Symfony components](http://components.symfony.com) (<http://components.symfony.com>).